DES. AUGUSTIN, LIV. VII. CH. III. 217 cer le nuage qui l'offusquoit, if en demeuroit toû-

jours enveloppé.

Je sentois que j'avois une volonté; c'est de quoi je n'étois pas moins assuré que de ma propre existence; & cela me faisoit un peu entrevoir la lumie- que le mal re. Car je voyois à n'en pouvoir douter, que quand faisons ne je voulois ou ne voulois pas quelque chose, c'étoit vient que moi-même qui le voulois ou qui ne le voulois pas; de nous-& cela commençoit à me donner quelque soupçon, qu'il ne falloit point chercher ailleurs qu'en moimême la cause de mon peché.

Par ou il eft clair mêmes.

Quant à ce que je ne faisois qu'à regret, & comme malgré moi, je trouvois qu'à proptement parler, je le souffrois platôt que je ne le faisois; & il me paroissoit que ce nétoit pas tant un peché, qu'une punition; & dés que je venois à penser que vous êtes juste, ie ne pouvois douter que je ne l'eufse meritée. a Mais, me disois-je en même temps, Qui est-ce qui m'a fait ? n'est-ce pas mon Dieu, qui non seulement est bon, mais qui est la bonté par essence ? D'où me vient donc cette mauva se : o.onté, qui me détournant du bien, & me portant au peché, m'attire les justes peines que je souffre ? Qu'est-ce qui peut avoir mis cela en moi? qui a planté dans mon cœur cette racine d'amertume & d'iniquité; s'il est vrai que toutes les parties dont je suis composé, soient l'ouvrage de mon Dieu, qui est la douceur & la rectitude même ? Si c'est le diable qui en est l'auteur, qui est-ce qui a fait le diable ce qu'il est? Sa mauvaise volonté, dira-t'on. Mais d'où lui est-elle venuë à lui-même, puisque Dieu en créant les Anges, n'avoit rien mis en eux qui ne fût bon?

Toutes ces pensées me faisoient perdre haleine, & me replongeoient dans mes tenebres ordinaires;

a Par ce principe qui ne peut être contesté, les maux qu'on voit souffrir aux enfans, qui n'ont point encore l'ulage de la raison, sont une preuve évidente du peché originel.